

Introduction à la morale : Travaux dirigés

Sujets au choix :

1. La morale conduit-elle au bonheur ?
2. « La philosophie est en soi morale ». Qu'en pensez-vous ?

Introduction : 5 lignes (et non phrases) au plus

Conclusion : 3 lignes (et non phrases) au plus

Développement :

Chaque thèse doit être suivie de 2 arguments et de 2 illustrations.

Consignes de présentation du devoir :

- Le sujet est à traiter individuellement.
- Le sujet traité et saisi doit tenir sur une seule page.
- Le sujet saisi doit respecter les indications suivantes :
 - o Police : Times New Roman
 - o Taille : 14
 - o Interligne : 1,5
 - o Texte justifié
- Éviter les fioritures dans la présentation du sujet.
- Le non-respect des consignes sera sanctionné.

.....

Articles à consulter :

Kant et le Bonheur : <https://la-philosophie.com/kant-le-bonheur>

Sénèque : La Vie Heureuse : <https://la-philosophie.com/seneque-la-vie-heureuse>

Nietzsche et la morale : <https://la-philosophie.com/nietzsche-morale>

Le philosophe Alain : Bonheur, Morale et Liberté

<https://la-philosophie.com/alain-philosophie>

Hans Jonas : Le Principe Responsabilité

<https://la-philosophie.com/principe-responsabilite-jonas>

Socrate : Nul n'est méchant volontairement

<https://la-philosophie.com/nul-est-mechant-volontairement>

Rousseau : L'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt

<https://la-philosophie.com/homme-naît-bon-societe-corrompt-rousseau>

Le devoir :

Penser qu'on accomplit un devoir quand on escompte en tirer du mérite est une posture commune – que Kant récuse pourtant. En effet, agir en vue d'un quelconque mérite, c'est ne plus agir simplement par devoir, de manière désintéressée, mais pour une récompense : Kant explique ainsi la tendance des moralistes (du XVII^e siècle par exemple) à nier l'existence d'actions effectuées selon le pur devoir.

Si nous avons tiré jusqu'ici notre concept du devoir de l'usage commun de la raison pratique, il n'en faut nullement conclure que nous l'ayons traité comme un concept empirique. Loin de là, si nous appliquons notre attention à l'expérience de la conduite des hommes, nous nous trouvons en présence de plaintes continuelles et, nous l'avouons nous-mêmes, légitimes, sur ce fait qu'il n'y a point d'exemples certains que l'on puisse rapporter de l'intention d'agir par devoir, que mainte action peut être réalisée conformément à ce que le devoir ordonne, sans qu'il cesse pour cela d'être encore douteux qu'elle soit réalisée par devoir et ainsi qu'elle ait une valeur morale. Voilà pourquoi il y a eu en tout temps des philosophes qui ont absolument nié la réalité de cette intention dans les actions humaines et qui ont tout attribué à l'amour-propre plus ou moins raffiné ; ils ne mettaient pas en doute pour cela la justesse du concept de moralité ; ils parlaient au contraire avec une sincère affliction de l'infirmité et de l'impureté de la nature humaine, assez noble, il est vrai, suivant eux, pour faire sa règle d'une idée si digne de respect, mais en même temps trop faible pour la suivre, n'usant de la raison qui devrait servir à lui donner sa foi que pour prendre souci de l'intérêt des inclinations, soit de quelques-unes d'entre elles, soit, si l'on met les choses au mieux, de toutes, en les conciliant entre elles le mieux possible.

Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, 1785

Le bonheur :

Attendre que le bonheur vienne de l'extérieur, c'est tout faire pour se rendre malheureux. À l'inverse, comme l'affirme ici Épictète, c'est en étant maître de soi sans vouloir ce qui nous échappe que nous pouvons trouver le bonheur

Manuel I

1. – Parmi les choses qui existent, certaines dépendent de nous, d'autres non. De nous, dépendent la pensée, l'impulsion, le désir, l'aversion, bref, tout ce en quoi c'est nous qui agissons ; ne dépendent pas de nous le corps, l'argent, la réputation, les charges publiques, tout ce en quoi ce n'est pas nous qui agissons. 2. – Ce qui dépend de nous est libre naturellement, ne connaît ni obstacles ni entraves ; ce qui n'en dépend pas est faible, esclave, exposé aux obstacles et nous est étranger. 3. – Donc, rappelle-toi que si tu tiens pour libre ce qui est naturellement esclave et pour un bien propre ce qui t'est étranger, tu vivras contrarié, chagriné, tourmenté ; tu en voudras aux hommes comme aux dieux ; mais si tu ne juges rien que ce qui l'est vraiment – et tout le reste étranger –, jamais personne ne saura te contraindre ni te barrer la route ; tu ne t'en prendras à personne, n'accuseras personne, ne feras jamais rien contre ton gré, personne ne pourra te faire de mal et tu n'auras pas d'ennemi puisqu'on ne t'obligera jamais à rien qui pour toi soit mauvais.

Manuel V

Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, ce sont les jugements qu'ils portent sur les choses. Ainsi la mort n'a rien de redoutable, autrement elle aurait paru telle à Socrate ; mais le jugement que la mort est redoutable, c'est là ce qui est redoutable. Ainsi donc quand nous sommes contrariés, troublés ou peïnés, n'en accusons jamais d'autres que nous-même, c'est-à-dire nos propres jugements. Il est d'un ignorant de s'en prendre à d'autres de ses malheurs ; il est d'un homme qui commence à s'instruire de s'en prendre à lui-même ; il est d'un homme complètement instruit de ne s'en prendre ni à un autre ni à lui-même.

Épictète (vers 50 – vers 130), *Manuel*

Le bonheur est le Souverain Bien

Revenons encore une fois sur le bien qui fait l'objet de nos recherches, et demandons-nous ce qu'enfin il peut être. En effet, le bien nous apparaît comme une chose dans telle action ou tel art, et comme une autre chose dans telle autre action ou tel autre art – il est autre en médecine qu'il n'est en stratégie, et ainsi de suite pour le reste des arts. Quel est donc le bien dans chacun de ces cas ? N'est-ce pas la fin en vue de quoi tout le reste est effectué ? En médecine, c'est la santé, en stratégie la victoire, dans l'art de bâtir, une maison, dans un autre art c'est une autre chose ; mais dans toute action comme dans tout choix, le bien est la fin, car c'est en vue de cette fin qu'on accomplit toujours le reste. Par conséquent, s'il y a une chose qui soit la fin de tous nos actes, c'est cette chose-là qui sera le bien réalisable – et s'il y a plusieurs choses, ce seront ces choses-là.

Puisque les fins sont manifestement multiples, et nous choisissons certaines d'entre elles (par exemple la richesse, les flûtes et en général les instruments) en vue d'autres choses, il est clair que ce ne sont pas là des fins parfaites, alors que le Bien Suprême est, de toute évidence, quelque chose de parfait. Il en résulte que s'il y a une seule chose qui soit une fin parfaite, elle sera le bien que nous cherchons, et s'il y en a plusieurs, ce sera la plus parfaite d'entre elles. Or, ce qui est digne d'être poursuivi par soi, nous le nommons plus parfait que ce qui est poursuivi pour une autre chose; et ce qui n'est jamais désirable en vue d'une autre chose, nous le déclarons plus parfait que les choses qui sont désirables à la fois par elles-mêmes et pour cette autre chose; enfin, nous appelons parfait – au sens absolu – ce qui est toujours désirable en soi-même et ne l'est jamais en vue d'une autre chose.

Or, le bonheur semble être au suprême degré une fin de ce genre, car nous le choisissons toujours pour lui-même et jamais en vue d'une autre chose; au contraire, l'honneur, le plaisir, l'intelligence ou toute vertu quelconque, sont des biens que nous choisissons sûrement pour eux-mêmes (puisque, même si aucun avantage n'en découlait pour nous, nous les choisirions encore), mais nous les choisissons aussi en vue du bonheur, car c'est par leur intermédiaire que nous pensons devenir heureux. Par contre, le bonheur n'est jamais choisi en vue de ces biens, ni d'une manière générale en vue d'autre chose que lui-même.

Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Livre I, ch.5

La liberté :

Sartre connaît dès 1939 un succès à la fois philosophique et littéraire : le roman *La Nausée*, tout comme l'essai *L'Être et le néant*, l'imposent rapidement comme une figure essentielle du XXe siècle. Dans cet extrait, il montre par un exemple choquant que rien de ce qui advient à l'homme ne lui ôte sa liberté ; s'opposant radicalement au déterminisme tel qu'il est entendu traditionnellement, l'existentialisme pose en effet l'essence de l'homme comme liberté inaliénable.

Me voilà tuberculeux par exemple. Ici apparaît la malédiction (et la grandeur). Cette maladie, qui m'infecte, m'affaiblit, me change, limite brusquement mes possibilités et mes horizons. J'étais acteur ou sportif ; avec mes deux pneumos, je ne puis plus l'être. Ainsi négativement je suis déchargé de toute responsabilité touchant ces possibilités que le cours du monde vient de m'ôter. C'est ce que le langage populaire nomme être diminué. Et ce mot semble recouvrir une image correcte : j'étais un bouquet de possibilités, on ôte quelques fleurs, le bouquet reste dans le vase, diminué, réduit à quelques éléments.

Mais en réalité il n'en est rien : cette image est mécanique. La situation nouvelle quoique venue du dehors doit être vécue, c'est-à-dire assumée, dans un dépassement. Il est vrai de dire qu'on m'ôte ces possibilités mais il est aussi vrai de dire que j'y renonce ou que je m'y cramponne ou que je ne veux pas voir qu'elles me sont ôtées ou que je me soumetts à un régime systématique pour les reconquérir. En un mot ces possibilités sont non pas supprimées mais remplacées par un choix d'attitudes possibles envers la disparition de ces possibilités.

Et d'autre part surgissent avec mon état nouveau des possibilités nouvelles : possibilités à l'égard de ma maladie (être un bon ou un mauvais malade), possibilités vis-à-vis de ma condition (gagner tout de même ma vie, etc.), un malade ne possède ni plus ni moins de possibilités, qu'un bien portant ; il a son éventail de possibles comme l'autre et il a à décider sur sa situation, c'est-à-dire à assumer sa condition de malade pour la dépasser (vers la guérison ou vers une vie humaine de malade avec de nouveaux horizons).

Autrement dit, la maladie est une condition à l'intérieur de laquelle l'homme est de nouveau libre et sans excuses. Il a à prendre la responsabilité de sa maladie. Sa maladie est une excuse pour ne pas réaliser ses possibilités de non-malade mais elle n'en est pas une pour ses possibilités de malade qui sont aussi nombreuses...

Ainsi suis-je sans repos : toujours transformé, miné, laminé, ruiné du dehors et toujours libre, toujours obligé de reprendre à mon compte, de prendre la responsabilité de ce dont je ne suis pas responsable. Totalement déterminé et totalement libre. Obligé d'assumer ce déterminisme pour poser au-delà les buts de ma liberté, de faire de ce déterminisme un engagement de plus.

Sartre, *Cahiers pour une morale* (1947)

Qu'est-ce que la bioéthique ?

La bioéthique est née de préoccupations morales suscitées par le développement de la médecine, de la recherche biomédicale et des biotechnologies. Toutefois, bien des questions soulevées à cette occasion n'étaient pas nouvelles et avaient occupé médecins, philosophes et théologiens depuis longtemps. Ce qui caractérise la bioéthique contemporaine, c'est son effort pour mettre en lumière des principes universels: le respect de l'autonomie, la bienfaisance et la justice. Les débats qu'ils ont suscités et la relative priorité qui est maintenant accordée à l'autonomie de la personne ont été accompagnés d'un changement profond de l'image du médecin et de la recherche: le modèle paternaliste classique est devenu difficile à défendre.

Respecter l'autonomie du patient, c'est rejeter toute instrumentalisation et donc respecter la dignité de la personne, c'est-à-dire sa valeur intrinsèque. Mais la personne n'est pas la seule entité qui possède une valeur intrinsèque; ainsi, assez naturellement, un souci bioéthique s'est étendu à d'autres entités: les animaux non humains, les êtres vivants et l'environnement, à qui un statut moral a été reconnu.

Les principes de la bioéthique disent comment il faut traiter les êtres qui possèdent un statut moral. Comme toute approche morale, la bioéthique doit répondre à ces deux questions: qui est-ce qui compte moralement et comment se comporter vis-à-vis de lui ? La question du comment en soulève à son tour deux: sur quelle théorie éthique fonder les principes et peut-on directement les appliquer au domaine de la bioéthique ? [...] Bref, si la bioéthique est bien sûr liée à la déontologie médicale et aux déclarations de nature politique et juridique des institutions nationales et internationales, elle est aussi une discipline philosophique à part entière.

Bernard Baertschi, *L'encyclopédie philosophique « Bioéthique »*, 2016

Docteur de philosophie à l'Université de Genève, Bernard Baertschi a enseigné l'éthique fondamentale et les rapports entre philosophie et médecine à l'Institut d'éthique biomédicale et au département de philosophie de l'Université de Genève jusqu'en 2014.

L'homme nie la nature

Je pose en principe un fait peu contestable: que l'homme est l'animal qui n'accepte pas simplement le donné naturel, qui le nie. Il change ainsi le monde extérieur naturel, il en tire des outils et des objets fabriqués qui composent un monde nouveau, le monde humain. L'homme parallèlement se nie lui-même, il s'éduque, il refuse par exemple de donner à la satisfaction de ses besoins animaux ce cours libre, auquel l'animal n'apporte pas de réserve. Il est nécessaire encore d'accorder que les deux négations que, d'une part, l'homme fait du monde donné et, d'autre part, de sa propre animalité, sont liées. Il ne nous appartient pas de donner une priorité à l'une ou à l'autre, de chercher si l'éducation (qui apparaît sous la forme des interdits religieux) est la conséquence du travail, ou le travail la conséquence d'une mutation morale. Mais en tant qu'il y a homme, il y a d'une part travail et de l'autre négation par interdits de l'animalité de l'homme.

George Bataille, *L'érotisme*, 1957

Les animaux ont-ils des droits ?

Le jour arrivera peut-être où le reste de la création animale acquerra les droits que seule une main tyrannique a pu leur retirer. Les français ont déjà découvert que la noirceur de la peau n'était pas une raison pour abandonner un homme au caprice de ses persécuteurs sans lui laisser aucun recours. Peut-être admettra-t-on un jour que le nombre de pattes, la pilosité ou la terminaison de l'os sacrum sont des raisons tout aussi insuffisantes d'abandonner un être sentant à ce même sort. Quel autre critère doit permettre d'établir une distinction tranchée ? Est-ce la faculté de raisonner, ou peut-être la faculté de parler ? Mais un cheval ou un chien adulte est un être incomparablement plus rationnel qu'un nourrisson âgé d'un jour, d'une semaine ou même d'un mois - il a aussi plus de conversation. Mais à supposer qu'il n'en soit pas ainsi, qu'en résulterait-il ? La question n'est pas : « peuvent-ils raisonner ? », ni « peuvent-ils parler ? », mais « peuvent-ils souffrir ? ».

Jeremy Bentham, *Introduction aux principes de la morale et de la législation*, chap. XVII, 1789

Jean-Michel Besnier

Né le 5 avril 1950 à Caen, Jean-Michel Besnier est un philosophe français. Il est professeur émérite de philosophie à l'université Paris-Sorbonne. Ses recherches actuelles concernent principalement l'impact philosophique et éthique des sciences et des techniques sur les représentations et les imaginaires individuels et collectifs. Dans *Demain les posthumains : le futur a-t-il encore besoin de nous*, il explore les défis éthiques des technosciences.

Nature et norme

D'où vient que l'on interprète encore aujourd'hui comme un péché contre la nature humaine, comme un geste de transgression cette volonté de dépasser la condition naturelle que permettent les sciences et les techniques ? Sans doute de ce que l'on prête à la Nature un caractère sacré qui ne laisse pas d'étonner quand on songe à la force des arguments rationalistes issus du siècle des Lumières et qui ont constitué la toile de fond de notre éducation républicaine. Il devrait pourtant s'imposer que l'on transgresse moins la nature elle-même que l'ordre auquel on est tenté de la soumettre. Si elle ne nous apparaissait pas comme un tout ordonné et donc limité – un cosmos, en quelque sorte –, on ne voit pas comment on pourrait être accusé de vouloir en contester les lois ou limites. Si la Nature était à nos yeux un simple donné, en lui-même moralement neutre, si elle se bornait à définir pour nous le réceptacle de ce qui existe, on ne voit pas comment on pourrait l'invoquer au titre d'une norme par rapport à laquelle tel geste se trouverait désigné comme transgressif. Mais là est peut-être la difficulté, qui explique notre réticence devant les manipulations issues des biotechnologies : nous avons beaucoup de mal à ne pas considérer la Nature comme une puissance qui impose ses normes et à laquelle il ne faudrait pas désobéir, sous peine de damnation.

Jean-Michel Besnier, *Demain les posthumains : le futur a-t-il encore besoin de nous ?*, 2009

Description

Clones, robots, cyborgs, organes artificiels... : la science-fiction d'hier devient notre réalité et l'on se demande déjà comment préserver une définition de l'humain.

Chez ceux que les machines fascinent, Jean-Michel Besnier perçoit une forme de lassitude - voire de honte - d'être seulement hommes. Aux autres qui, au nom d'idéaux humanistes, refusent les progrès techniques, il reproche en revanche leur inconséquence : n'ont-ils pas cru que la liberté humaine consistait à s'arracher à la nature - ce que la technique permet d'obtenir effectivement ?

Transgression et humanité

La connaissance et la technique procèdent d'un geste de transgression et c'est justement par là qu'elles sont une promesse d'accomplissement pour l'humanité. (...) La transgression est dans l'ordre de l'humain.

L'idée s'est vite imposée dans l'esprit des philosophes : l'homme se définit par son aptitude à transgresser la Nature – une Nature qui l'a déshérité en ne lui offrant que le minimum par rapport à la dotation des animaux (voir le mythe de Prométhée). L'homme est homme parce qu'il s'arrache au donné naturel et qu'il ouvre ainsi l'espace de la culture et de l'histoire. Hegel exprimait cette idée en proposant de considérer le tatouage ou la scarification chez les Indiens comme l'indice de la présence de l'esprit en eux et de leur vocation à nier la Nature pour le réaliser. Dès qu'il est délivré du besoin animal, l'homme manifeste son humanité en suscitant un univers de symboles et en accomplissant des gestes autonomes. Parmi ces gestes, il en est certains que les anthropologues et les philosophes privilégient : en tout premier lieu, celui du sacrifice – geste souverain par excellence, selon Bataille, parce qu'il méprise l'ordre des choses utiles –, celui de la fête qui nie rituellement les interdits, celui du crime qui défie l'ordre du bien, celui de l'érotisme qui déjoue l'impératif de la reproduction, celui de la révolution qui renverse l'ordre ancien...

J-M. Besnier, *Demain les posthumains : Le futur a-t-il encore besoin de nous ?*, 2009

Contribution à la recherche

LA PHILOSOPHIE MORALE

Source : <https://la-philosophie.com/philosophie-morale>

1. De l'importance de la philosophie morale en philosophie

La Philosophie morale est une des branches majeures de la philosophie. Elle a trait à la philosophie pratique, alors que la métaphysique se rapporte à la philosophie théorique. La morale parle de l'action et répond aux questions telles que "existe-t-il des guerres justes ? la peine de mort est-elle morale ? Certains philosophes se focalisent sur les intentions qui président aux actions, d'autres sur les conséquences de nos actions. La philosophie morale tente ultimement de répondre à la question suivante : *Que dois-je faire ?*

2. Philosophie morale ou Philosophie éthique ?

Il faut distinguer la philosophie morale de la philosophie éthique.

Si la première renvoie à intersubjectivité (le rapport aux autres), la seconde renvoie elle aux actions personnelles, au rapport du sujet à lui-même. On utilise souvent à tort l'une pour l'autre.

Chez certains penseurs, la philosophie éthique est une philosophie dérivée de l'ontologie (Platon, Sartre) ; chez d'autres elle est dérivée de la politique (Aristote). Certains inversent même le rapport théorique / pratique : la philosophie morale est la philosophie première (Levinas), c'est d'elle que doivent découler les autres branches de la philosophie.

3. Origine de la morale :

Il y a deux manières d'envisager la source de la morale :

- la théorie hétéronome de la morale : l'homme reçoit la morale d'ailleurs que de lui-même (Dieu, la loi morale, la société). C'est la position de SaintThomas, Kant (*Critique de la Raison Pratique*), Schopenhauer, Bergson ou encore Durkheim.
- la théorie autonome de la morale : l'homme crée les principes de son action, il les invente lui-même (Nietzsche, Sartre, Camus)

4. Courants de la philosophie morale :

Voici une brève présentation des principales branches de la philosophie morale, depuis l'Antiquité à nos jours.

– Formalisme ou Déontologisme :

La philosophie pratique de Kant se rattache à ce courant. Le formalisme affirme que la morale d'un acte dépend de la forme de l'acte, et non de son contenu.

– Individualisme :

L'individualisme, en morale, pose la primauté de l'individu sur la totalité sociale : les valeurs émanent de l'individu. Nietzsche ou Dumont sont des représentants de l'individualisme moral.

– Eudémonisme :

Selon l'eudémonisme, le but de l'action est la recherche du bonheur.

– Pessimisme :

Le pessimisme, en morale, consiste à penser que le mal l'emporte sur le bien ; l'homme est donc condamné à mal agir.

– Utilitarisme :

Selon les utilitaristes, l'utilité doit être le critère de l'action. Le principe d'utilité suppose une recherche calculée des plaisirs (arithmétique des plaisirs), en termes à la fois quantitatifs et qualitatifs.

– Hédonisme :

Le bonheur est le plaisir immédiat. Le bonheur est jouissance.

– Stoïcisme :

C'est le concept de destin (*fatum*) qui régit la morale des stoïciens. Les actions de l'homme doivent être guidées par l'acceptation du destin. L'homme ne maîtrise que son regard sur les choses, et non les choses elles-mêmes.

– Épicurisme :

La morale épicurienne consiste à ne satisfaire que les plaisirs naturels et nécessaires.

– Conséquentialisme :

Seules les conséquences d'un acte permettent de le qualifier de moral ou d'immoral.

– Cynisme :

Le cynisme consiste à mépriser la morale, les conventions ou encore les traditions.

– Relativisme éthique :

Le relativiste considère qu'aucune morale ne peut prétendre à l'universel, que les cultures ont une morale propre, équivalente les unes aux autres.

– Altruisme :

L'altruisme affirme que seuls sont moraux les actes guidés par le désintéressement et l'amour d'autrui.

– Nihilisme :

Le nihilisme défend une conception selon laquelle il n'existe pas d'absolu, de morale transcendante.

– Existentialisme :

L'homme invente son chemin et sa morale librement. Le salaud, au contraire, guidé par l'esprit de sérieux, se cache derrière une morale héritée.

5. Dix (10) philosophes majeurs de la morale et leur œuvre morale principale :

– Platon :

C'est dans le *Gorgias* que la philosophie morale de Platon s'illustre le mieux, même si la *République* en présente également les principaux concepts.

– Aristote : *Éthique à Nicomaque*

– Rousseau : *De l'origine des inégalités parmi les hommes*

– Kant : *Métaphysique des Mœurs*

– Hume : *Traité sur la Nature Humaine*

– Nietzsche : *La Généalogie de la morale*

– Schopenhauer : *Aphorismes sur la sagesse*

– Spinoza : *Éthique*

– Sartre : *L'existentialisme est un humanisme*

– Levinas : *Totalité et Infini*